

Mère, langage, délire: toucher la chose

L'individualité est un mode d'accès semi-privé au réel, le langage en est sa prescription; le délire est appréhendé ici en douleur, en tension du parole/langage, en attrition du généalogique et du lieu par le contact à l'objet. Langage, délire, poésie: un passage d'une logique verticale à une contagiosité horizontale. Car neuf mois d'influence sur l'homunculus ne sont pas redressables sans peine; et les esprits vitaux, leur transmission de père en fils rendent comptent à neuf dixième du ratio de bon sens et de folie d'un homme, de ses succès ou de ses mésaventures, déclare L. Sterne dès son introduction¹. Traumas générationnels retranchés, sphères utérines, et langue maternelle dessinent bien un mille-feuilles psychopathologique qu'il faut sans doute d'abord dévorer avant que de traiter l'indigestion; abri et amplificateur utérin, et scaphandre-crible de la langue que l'on a tétée, quelques débris de réel brûlent toujours, aux tréfonds du sujet, et dont le sommeil n'est qu'apparent.

L'enceinte de la langue

Langue du filtre maternel, bien sûr, filtre générationnel, et qui vient pourtant par cette même génération d'une origine, et nous en sépare en même temps... Et si le conscient était structuré comme une langue, et co-évoluait avec elle ? La langue, ce sont d'abord les failles de l'entre-signifiants du langage; la langue est un crible qui nous perd et nous sépare du réel dans un processus quasi-aléatoire de méiose culturelle².

La langue maternelle est-elle nostalgie ou généalogie ? D'où lui tient cette force infiniment plus grande que celle d'une langue étrangère ? Ces accents magiques que

1 L. Sterne, *Vie et opinions de Tristram Shandy*; Flammarion 1999

2 *Quid* de l'enfant d'une mère muette ? D'une mère qui ne parle pas, « insuffisamment bonne » ?

retrouve l'oreille après une longue absence, ou même qu'elle impose au voyageur en Asie par exemple, longtemps immergé au sein d'un vocable non déchiffrable, et quand au sein des fragments désespérément scannés, soudain résonne un syntagme en connaissance³ ? C'est alors comme si, percevant effectivement ou illusoirement cette rumeur natale, nous percevions une part de notre être⁴. Dans le brouhaha du milieu d'interlocution, nous sommes happés par les sons de notre langue natale, dans lesquels s'enracinent notre affectivité et notre mémoire, et donc aussi la logique de notre perte au réel, tout ce réseau d'interdits qui s'établit bien en amont de celui du surmoi éducatif et social. Avant même que d'être outil de tissage du monde autour de nous, la parole tisse en nous sa toile, son réseau, et bien malin l'adulte qui peut savoir si la représentation dénote encore des objets, car son mot lui est maintenant bien privé, n'est qu'image que l'autre a produite en pare-objet.

Tension: le mot qui parfois, poétique, psychotique, extatique, s'érige en objet, le fait en important une manière d'être originale mais néanmoins enceinte de la génération; notre noyau d'individualité ne serait plus donc alors qu'un centre original pour une perspective qu'à la fois nous projetons, et où se projette le monde. Notre individualité n'est plus dès lors qu'un mode d'accès particulier et semi-privé au réel⁵, et le langage en est sa prescription; dès lors l'univers sonore qui nous entoure à la fois nous ensorcelle mais aussi travaille au processus retour, en quête originaire, du recueil et de l'élaboration interne de l'objet. Possession et dépossession simultanées, on en appelle toujours au poète pour resacraliser notre instrument de communication⁶.

3 Ce « processus primaire linguistique » en part sans doute de la psychose des voyageurs en Inde, ces sons illusoirement identifiés touchant à l'image de la chose, à ces objets au-delà de la représentation, dans une synesthésie induite par l'écoute de la mélodie étrangère, comme aussi nous porte par le son, le ton et le rythme l'écoute intégrale d'une chanson dont on ne maîtrise pas – ou dont on ne tente pas de maîtriser – la traduction. *Love is just a tone I mean, Joy is the melody* (G. Allwright): l'important du message musical est-il dans la tension ou dans la déclamation ? Traduire le plus tard possible, se dit le poète, et peut-être le schizophrène lui aussi, confronté à deux langues, et deux paroles...?

4 W. von Humbolt, *La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine*, 1830-1835, cité in F. Zimmermann, <http://ehess.tessitures.org/scenographies/langue-maternelle.html>

5 ... hors les sauts de la psychose: « Le monde réel ne réside que dans la présomption constamment prescrite que l'expérience continuera constamment de se dérouler selon le même style constitutif » et « la fin du monde » schizophrénique est l'exemple le plus saisissant de la néantisation de cette confiance transcendente et par là de la complète « perte de réalité », nous explique L. Binswanger, citant Husserl, in *Mélancolie et manie*, 1960.

6 Le langage est la gaine de myéline du neurone rasique qui unit par la maitri tous les êtres vivants: cette gaine d'affectif et de social inhibe ou active, selon son épaisseur et ses interruptions, la conduction du flux naturel entre les êtres. Une confusion parfois survient, du parfum de la terre natale

Un big-crunch linguistique vers le réel ?

Les langues en action pourtant, post-maternelles, ne s'excluent pas les unes des autres mais sont en intersection et en interaction, et il n'y a pas de locuteur ni de milieu social strictement monolingue, le langage est hétéroglotte de part en part, comme le souligne Mikhaïl Bakhtine⁷. De ces césures des langues maternelles, il faudrait pouvoir cependant, pour parcourir tout le champ du réel, en superposer les pores des cribles, en métissant pour cela les plus distantes d'entre-elles. Sans mouvements migratoires des producteurs de langage, sans métissages d'outre-tropiques, le big-crunch linguistique vers le réel ne progressa jusqu'au seizième siècle que par minces recouvrements de proche en proche; et peut-être certaines des efflorescences mystiques et leur langage « possédé », surgissant à partir du dix-septième siècle, sont-elles à rattacher à de toutes premières « confusions de langue » non plus entre enfants et parents, mais entre centre et périphérie, ville et campagnes, quand le tsunami latin s'imposa sur les dialectes⁸ ? Comment en effet métaboliser si rapidement des parcelles de réel, des pans entiers de l'objet, qui nous étaient jusque là masqués par la langue, et qui sont brutalement découverts au contact de celle de l'autre, et que l'autre nous impose de force ? Et quelles furent ensuite les conséquences de l'acculturation linguistique des colonisés ? Et aujourd'hui des exilés ? L'attrition des langues maternelles se situe à l'interface entre sciences cognitives et sciences sociales, entre adaptation individuelle des processus psycholinguistiques et adaptation collective à une situation de contact des langues; les manifestations de cette attrition peuvent fortement varier selon les caractéristiques psychosociales de la communauté. Ces attritions dans leur processus pourraient être analogues aux manifestations d'une acquisition partielle du langage chez l'enfant, ou encore aux phénomènes d'évolution diachronique d'une langue⁹. Mais monde colonial donc, toujours actif aujourd'hui, les langues ne se diversifient plus progressivement

et de la façon du langage. Restons convaincus pour l'heure du modèle humoral d'un lien singulier et unique entre tous les êtres vivants, plus ou moins enrobé d'affect, qui - en règle - potentialise la vitesse de transfert aux plus proches de la sphère sociale.

- 7 M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978; voir aussi X. Landrin, *Genèse et circulation des concepts: les sciences humaines face au transnational*, La Revue des Livres, 2012, n° 8, pp 57-60.
- 8 Voir M. de Certeau, *La possession de Loudun*, Julliard, 1978; M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, *Une Politique de la langue : la Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- 9 B. Köpke, *Bilinguisme et attrition d'une langue*, séminaire du Centre G. Canguilhem, Paris, 16 novembre 2012

entre présent et passé, mais brutalement entre ici et ailleurs, au risque soit d'un appauvrissement au réel dans la généralisation de novlangues pauvres et utilitaires, « fermées », outils du seul monde virtuel de l'ère post-moderne, soit à l'opposé au risque d'un surgissement cathartique incontrôlé et chaotique du réel par excès d'images touchant conjointement plusieurs facettes du même objet, vision kaléidoscopique du réel qui nous était jusqu'alors confisquée. Un langage direct qu'il nous faut réacquérir progressivement, une réouverture obligée à un « Orient » des facettes multiples simultanées de l'objet qui peut être saisie comme une opportunité, pourvu qu'elle reste interaction...: « The normative, the most *revealing* speech situation takes place in a multilingual « contact zone ». In such a zone, interactants share only *partially overlapping* linguistic repertoires, (in a way which is) not a mere wavering between two mutually exclusive possibilities but a real *simultaneity* of constructing elements in tension¹⁰ ».

Le langage est transmis en acte contagieux et prépondérant qui régit les rapports entre l'homme et l'objet, son affectivité, son activité; tout lacanisme transculturel est dès lors impossible. Confusion généalogie, langage et nation, sont les rapports spécifiques du cercle du peuple dont la langue relève...¹¹ Apprentissage d'une langue étrangère et nouvelle vision du monde, chaque langue contenant la trame entière des concepts et le mode représentatif d'une part de l'humanité, mais en autant de dérivées de l'articulé au réel d'un protolangage, tenant peut-être du mode de contact au monde spécifique de l'espèce humaine ? La mixité à venir de ce monde migratoire, et le métissage linguistique par-delà les océans de dispersion, est sans doute espoir de retour. Si l'on préserve et associe les plus grandes différences.

Le délire, cet impérativité de la jonction parole/langage

Une pratique est un flirt entre l'interne et externe, une négociation sur la limite; y-a-t-il

10 K. Woolard, *Simultaneity and bivalency as strategies in bilingualism*, J. of Linguistic Anthropology, 1999, 8: 3-29.

11 La frontière du langage, seule licite entre les peuples, est forcément mouvante: colonisation d'espaces linguistiques et traumatisme ("To speak (...) means above all to assume a culture, to support the weight of a civilization", F. Fanon)

une « douleur de la parole/langage », qui se propagerait impérativement, dans certains contextes de contention linguistique (migration, enfants nés en période de conflits transnationaux, etc...) à toute la surface du ruban distordu de l'être ? Et est-ce le délire, cette pratique là ? Un délire qui tiendrait de l'illusoire mais aussi du propre de l'être, qui circulerait en un instantané de cette limite toujours dynamique: le délire est moins que l'être, mais il est aussi plus que l'institution. On rejoint là des positions de F. Davoine autour des psychoses post-traumatiques et de l'hypothèse du retranchement générationnel¹²: le délire ce sont ces images de présent absolu sur la ligne de failles d'un traumatisme vivace dans une intemporalité, une protubérance de présent, comme l'est la douleur, dans un temps fantôme, un excès de savoir non métabolisable. Il faut dès lors tenter de fixer ce présent impératif de l'image qui surgit dans les liens d'une histoire; il s'agira chez le patient – sous réserve qu'il soit non totalement clivé de son délire par une chape médicamenteuse – de toucher à une image qui touche au Soi, de tresser le langage des failles, de trouver dans le réseau de fissures du sujet déchiré quelque chose qui témoigne de son être, par exemple dans son accoutrement-arrêt temporel, ou dans un autre petit rien qui tient et qui n'est pas métaphore, mais aussi de repérer des images dans le délire, et savoir proposer à partir de ces images une forme verbale. On baserait le travail thérapeutique, dit Freud, sur le fait de définir le noyau de réalité, infantile ou historique, dans le "délire"; il est inutile de tenter de faire reconnaître le caractère délirant, mais il s'agirait de saisir les images, ses fantômes qui reviennent, ces ressurgissements d'un temps psychique bloqué quelque part, quelque temps. Raconter parfois une histoire autour de soi-même, ces images en soi-même des morts, peut apaiser ce dé-lire qui émerge chez le patient dans la panique d'une déchirure être/monde, parole interne/langage; demander de raconter son propre voyage, alors une image aussi peut re-joindre, et alors pourra advenir le moment où l'on dira « comme », et qui signe – dans une perte thérapeutique, cette perte justement du langage même- le recul de la psychose.

Le délire est moins que l'être-parole, mais il est aussi plus que l'institution-langage.

Saussure¹³ distingua *langue* et *parole*, institutions *versus* pratiques sociales, une

12 F. Davoine, J.-M. Gaudillière, *Histoire(s), folie et traumatisme*, Stock 2006

13 F. Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916

distinction en substrat d'une tension intérieure propre au langage; parler c'est faire des compromis entre un système de signes de communication et un mode d'expression du soi¹⁴. Cette thèse rationaliste (la langue en système de signes arbitraires) s'oppose à la thèse de la motivation subjective des signes linguistiques de Volosinov¹⁵, auteur qui critique le seul rapport d'un signe à un autre dans une théorie en vase clos de la communication qui s'affranchirait de la vie intérieure du locuteur et des significations idéologiques: « là où il y a signe, il y a idéologie », déclare Volosinov; le locuteur ferait varier la signification des mots en fonction de ses propres motivation et du contexte d'énonciation¹⁶, le mot est médium de la conscience individuelle, il est à la fois *entre* les individus et *produit* directement par l'individu; *il est le matériau sémiotique de la parole intérieure*. Le mot participe du privatif du sujet comme de l'organique de l'espèce par la vibration sonore, production de corps, la voix est la partie organique de la parole, le *rasa* des mots, le lien naturel du vivant mais déjà engobé de l'espèce. La parole est échange de corps, d'articulation, de vibration, construction du corps – et non inscription douloureuse ne circulant qu'en limite du sujet– : il y a une réaction organique du Mot au Mot.

Les « mots » de la parole intérieure, ces blocs-parfums globaux qui touchent à l'objet

Le premier langage de l'homme fut cri de la nature¹⁷, interne et lien à la fois, langage premier qui n'avait pas à persuader d'autres, une connivence d'interlocuteurs, une communication sans la passion, seconde, de s'exprimer. S'exprimer, articuler, projeter, incorporer: l'articulation, source du langage, joint les individus par un pontage d'interréalité. Mais comment dévoiler la parole intérieure, qui échappe à toutes les catégories élaborées par la linguistique ? Les unités de la parole intérieure sont des impressions globales, des blocs¹⁸, plus analogues à des paragraphes ou à des énoncés

14 F. Zimmermann, <http://ehess.tessitures.org/scenographies/emotion-et-cognition/tension-interieure.html>

15 V. Volosinov, *Marxisme et philosophie du langage*, 1929. Le mot russe *slovo* désigne d'ailleurs, en deux cercles qui se touchent, *mot* et *parole*.

16 « A mon sens, dans la chanson comme dans toute forme d'expression artistique, l'important c'est ce que l'autre entend. Parfois en écoutant ces chansons enregistrées, je deviens l'autre et non sans douleur, je ne cesse de comprendre et d'entendre d'autres choses que ce que je croyais y avoir mis au départ » (G. Allwright); alors que le structuraliste, lacanien ou saussurien, propose un « Comprenez comme moi ! »

17 J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 1753

18 C. Emerson, *The outer world and Inner Speech: Bachtine, Vygotsky, and the Internalization of language*, *Critical Inquiry*, 1983, 10: 245-64;

complets; ce sont des scènes qu'on pousse, jointives, voire des dialogues complets. Libérées parfois sous psychodysleptiques, ces unités compactes de parole intérieure résultent de la transformation de phonèmes-images, par déconstruction puis fusion par blocs en autres phonèmes compréhensifs - éventuellement perçus comme « nouveaux » mais pourtant originaires -; inversement, les phrases ne font plus bloc qu'après lecture totale. On peut encore distinguer, en ces blocs internes de parole, des dialogues intégraux, ce dialogue intérieur peut-être des penseurs de l'antiquité. Les impressions globales intérieures, *ces parfums qui touchent à l'objet*, comme en des stades autistiques pré-symbolisation, ou comme dans le rêve, restent indifférenciés comme dans la synesthésie originaires de nos sens, et sont bien évidemment liées entre elles selon des lois étrangères à la logique linguistique; elles diffusent en interne – et en interindividuel – comme des tonalités ou des *humeurs*.

***La poésie en contagiosité horizontale de l'objet
plutôt qu'en logique générative du langage***

Tout ce dont nous parlons ne constitue que le contenu de la parole; les mots sont toujours habités de la voix d'autrui, nous dit Voloshinov, et même une fois reçus par l'autre cette altérité de contenu persiste: « la propre intention (de l'autre) trouve un mot déjà habité ». Vers la poésie en habitat total mais partial du mot, le mot n'est que cette enveloppe circonstanciée pour des empreintes globales originaires, cette particularité spécifique mais creusée à l'odeur de la chose, cette individualité mais transmissible entre tenants d'une même matrice horizontale et non plus répliquative, généalogique, entre « attachés » au même espace intermédiaire et non plus à la même matrice. Poésie et attachement, redécouverte de la persistance du lien et du réseau naturel entre les êtres, dans des cercles dévoilés de façon centripète au gré des expériences, des deuils et des traumas¹⁹.

19 P. Sloterdijk, *Lever de la proximité à distance*, Sphères II, Fayard/Pluriel, 2010